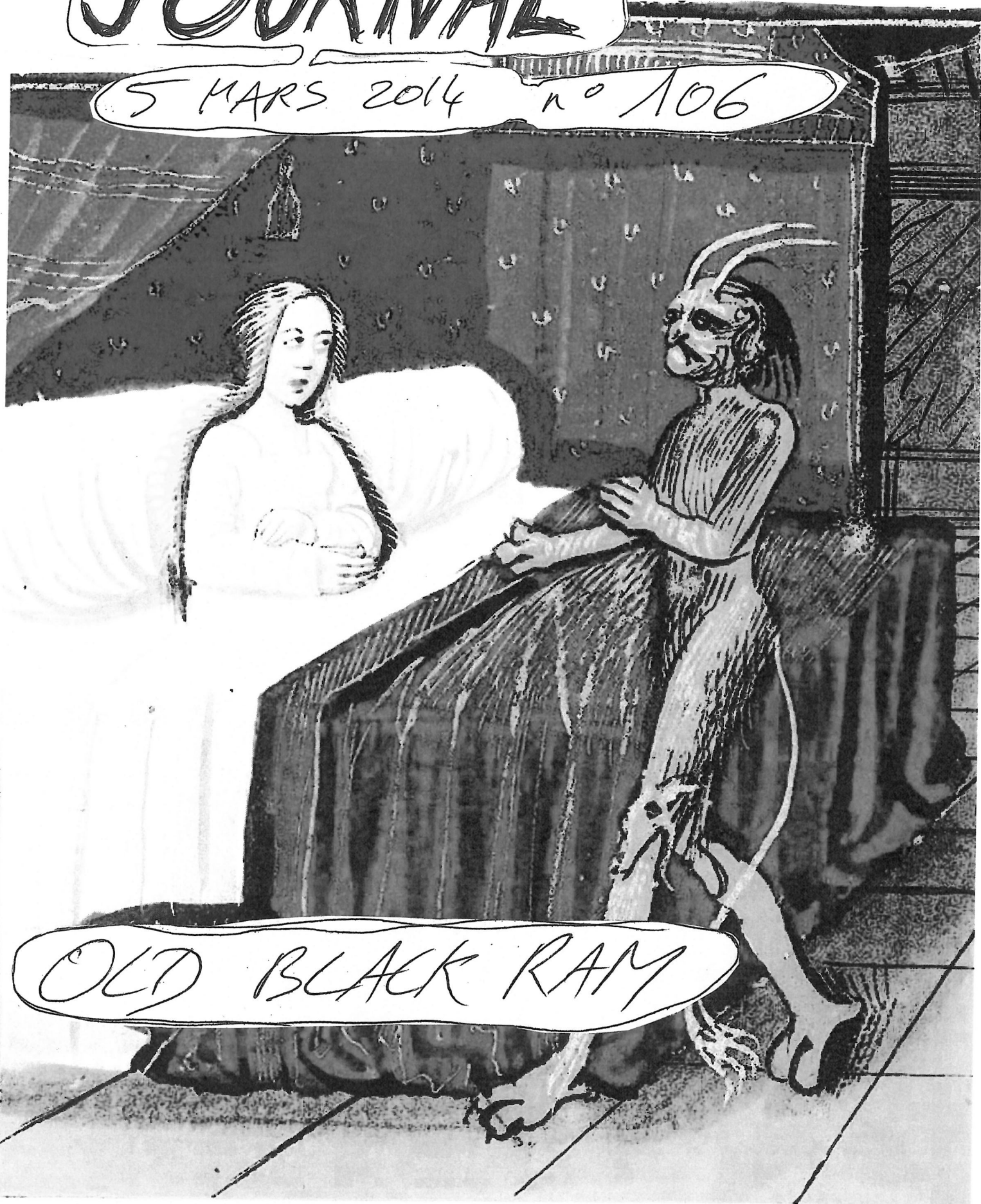


THEATRE PERMANENT

JOURNAL

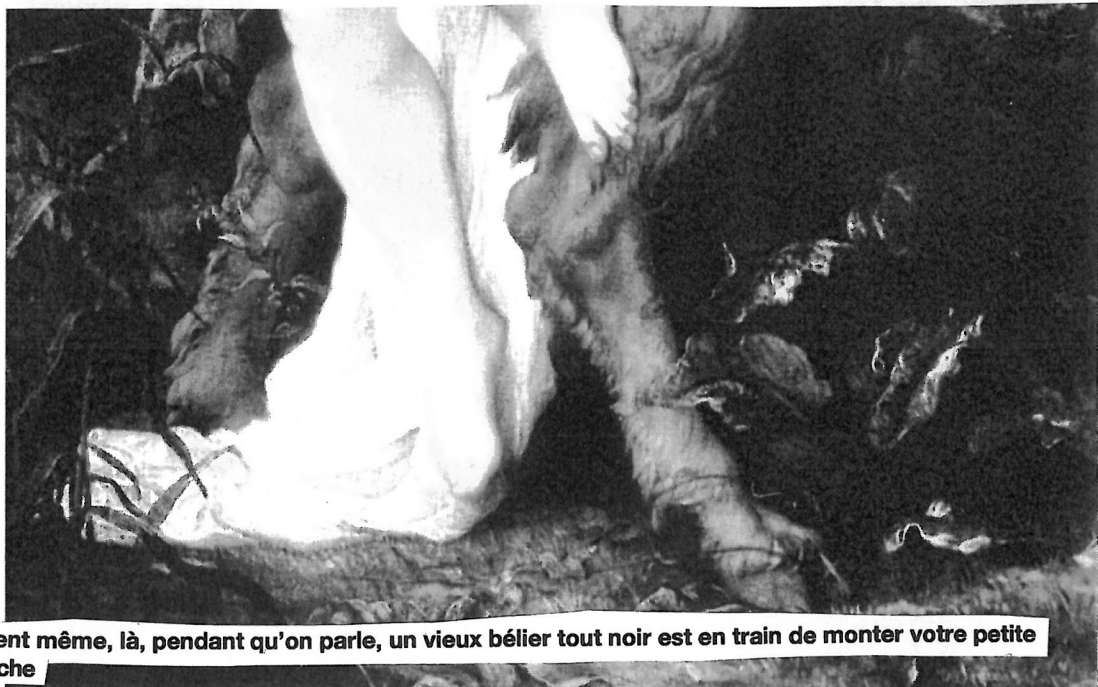
5 MARS 2014 n° 106



OLD BLACK RAM



**EVEN NOW, NOW, VERY NOW, AN OLD
BLACK RAM IS TOPPING YOUR WHITE EVE.**



**En ce moment même, là, pendant qu'on parle, un vieux bélier tout noir est en train de monter votre petite
agnelle blanche**

L'enfer est pavé de bonnes intentions

Serait-il plus facile de vivre dans un monde au manichéisme le plus net ou aux nuances si nombreuses qu'elles n'en seraient même plus perceptibles ? Il y a une phrase, une expression dont la banalité nous fait oublier à quel point elle est terrible : « l'enfer est pavé de bonnes intentions ».

On aime tous créer des systèmes, se construire des théories, étiqueter absolument tout ce qu'on croise, parce qu'on a l'impression d'avoir un certain contrôle. Il y a deux, quatre, dix catégories d'individus, et je me place dans celle-là. Lui, à première vue... dans la troisième, oui, sans aucun doute en fait. Nous avons des grilles de reconnaissance, des échelles, des degrés de variation. Et on les plaque avec une violence qui servirait presque à nous convaincre d'un ancrage dans le monde. Et si cela se produit souvent de manière inconsciente, il est parfois amusant de les créer et de les théoriser parce qu'on a ainsi l'impression de participer à un certain ordre.

Hugo, jeune homme fictif de 26 ans, relate :

« Je me souviendrai toujours de la première fois où, petit, j'ai rangé ma bibliothèque par ordre alphabétique... Quel plaisir ! Mais ce plaisir que j'en ai tiré résidait dans le rangement, le déplacement même, le bruit de la couverture claquant en trouvant sa place, comme si c'était la seule qui était la sienne, et qu'elle la voulait depuis si longtemps. Le plaisir se trouvait dans la poussière particulière des livres qui attendent, dans cette beauté devant laquelle je restais en admiration, ces titres alignés, ces dominos de même taille qui se tiennent debout... Parce que mon système (que j'ai cru un instant révolutionnaire) ne me servait finalement jamais à trouver plus vite. Je ne l'ai jamais aimé pour son efficacité, mais parce qu'il rendait mes livres beaux. »

C'est vrai que ce serait tellement simple si on pouvait tout classer, organiser, ranger dans des petites boîtes... si chaque chose entrait dans une catégorie et que même la plus improbable exception connaissait sa règle. Puis un jour on vient et on nous dit que tout n'est pas tout noir ou tout blanc, qu'il y a des choses qu'on ne sait pas, qu'on ne peut pas savoir, qu'il faut accepter que tout ne rentre pas dans nos petites boîtes, que les petites boîtes des uns et des autres ne se sont pas mis d'accord en fait. Alors on dit d'accord. C'est normal après tout. Et la nuance est acceptée, le second degré aussi.

Et là, il y a cette phrase. Alors qu'on s'est fait une raison. Il y a cette phrase, « l'enfer est pavé de bonnes intentions », qui supprime le manichéisme, certes, mais qui supprime aussi en un sens la nuance, par sa généralité. Elle met tout en branle : applicable à tous, elle invalide le reste. Cette phrase est un système, si réducteur qu'il en devient scandale. Elle expliquerait toutes les contradictions et tous les paradoxes, mais les supprimerait en même temps. Elle annihilerait toute possibilité de système, de valeurs, d'ordre, mais en même temps imposerait les siens. Et toutes ces heures passées à construire des théories qui se révèlent finalement inutiles.

Old, black ram ! Tu n'es que ça et je le sais, je te le dis, je le fais savoir.

“And if the dam breaks open many years too soon
And if there is no room upon the hill
And if your head explodes with dark forebodings too
I'll see you on the dark side of the moon.”
(Pink Floyd, Brain Damage)

Les deux visages du bouc

« Œdipe : Quel est le rite de purification ? Comment faudra-t-il l'accomplir ?

Créon : En bannissant un homme ou par l'expiation du sang par le sang »

Sophocle, *Œdipe-Roi*

On lui dit

Tu n'es pas désirable

On lui dit rien de ce qui vient de toi ne saurait être beau

On lui dit

Ton corps est difforme tes gestes sont difformes à l'image de ton âme

Tu es une erreur

Et tu entends les rires qui disent à ton corps qui disent à ton visage cette aberration de ta présence ce scandale de ton existence et tes armes cerclent ta solitude

On lui dit

Tu habiteras au pied du mont Olympe – nous te regarderons essayer d'y monter et ce sera pour nous une occasion de divertissement

Tu joueras le rôle de cette chèvre qui prétendait être à l'égale des Dieux, cette chèvre qui fit chuter sa camarade et se brisa les reins – le pauvre animal sais-tu qu'on lui trancha la gorge ?

Car pour eux tu étais l'énigme tu étais la différence et la blessure tu étais soleil noir et mélancolie tu étais scandale et toi plutôt que de faire cortège à ta différence tu l'as laissée te détruire tu as accepté de détruire tu as accepté d'être détruit parce que tu n'étais pas digne de recevoir ce que tu avais si chèrement acquis

Quand tu as senti le bonheur approcher tu t'en es méfié comme d'un amour trop grand qui se serait trompé d'adresse – il avait déjà pour toi le visage de la trahison, le visage de ce qu'il faudrait rendre parce qu'il ne pouvait t'être donné – ça se saurait – ça allait se savoir – quand tu as su que tu touchais au repos quand tu as vu approcher le rivage tu as su la fin proche tu avais les Honneurs tu avais l'Épouse tu avais le Respect tu avais la Réputation tu savais que tôt ou tard il te faudrait chuter c'était ça la tristesse en toi c'était ça l'enfant qui pleurait en toi, ce savoir que tu n'avais pas droit à ce que tu avais arraché de haute main, ce savoir que c'était trop de bonheur que c'était trop de réussite et la réussite fait peur à celui qui a existé en adossant sa présence à des prétextes à des mérites à des sacrifices

De quoi suis-je digne sinon de votre mépris ?

Mais ce mépris de lui-même c'était ce qu'on lui avait enseigné, c'était ce qu'avait appris son âge, Alors il a fait ce qu'on attendait de lui : s'émanciper de la règle et la confirmer par la plus spectaculaire exception, être à la fois le point et la ligne, le satyre et le bouc-émissaire

On a fait grandir en lui la plante assassine on a caressé en lui la part effrayante de son âme, on l'a humiliée, on l'a frappée, on l'a abimée, comment voulais-tu qu'en lui il y ait une évidence à être ainsi promu au rang de ce qui peuvent ?

On a fait fructifier tes désirs ténébreux,

On a mis à genoux l'enfant de ton rêve, pour le faire taire on a battu ce Dieu qui chantait en lui, on lui a brisé les reins, on l'a tabassé cet homme qui était né en toi pour la douceur, on lui a craché dessus, on l'a fait dormir à même le sol, on l'a arraché à l'enfance on l'a arraché au désert on l'a arraché à sa langue, la nuit on le réveillait avec des seaux d'eau, celui qui voulait être grand on l'a attaché, celui qui voulait être amoureux celui qui voulait être tendre on lui a pissé dessus et quand il demandait l'enfant pourquoi on lui répondait par un nouveau coup, tu as passé des jours et des nuits seul à croupir dans tes cauchemars, la porte s'est ouverte un jour : mais c'était encore le même monde, tu as été acheté puis revendu, tu as passé des semaines entières – combien tu ne saurais dire

– au fond d’une cale avec d’autres corps eux aussi attachés, les poignets on vous les liait pour que vous ne puissiez pas vous donner la mort, tu as refusé de t’alimenter tu as refusé de boire, tu avais quinze ans et tu voulais mourir, on t’a forcé ils ont mis avec leur doigt des aliments dans ta bouche ils ont noyé ta gorge avec une outre, un corps ça coûte cher un mort encore plus, tu as vécu, tu as survécu, il y avait une chose en toi qui voulait continuer à vivre, tu as eu le corps marqué d’un fer parce que tu étais une bête comme les vaches et les chevaux – 110 kg de viande pour les services des plus riches colons tu avais la peau qui portait le nom de ton propriétaire et puis la porte s’est ouverte : l’espace d’un instant tu as cru en un autre monde tu as retrouvé ta liberté – elle était tout aussi brûlante que les fers – tu as compris que ce serait toujours le même pays et que c’était toujours le même cauchemar quelle que soit la couleur de la porte – on te disait lève-toi et tu sentais des jambes faibles de n’avoir jamais marché on te disait ose et tu mesurais qu’on ne t’avait jamais laissé démériter car qui a été ainsi souillé qui a été ainsi brisé il sait qu’en se tenant debout un jour à nouveau on lui demandera de courber l’échine et s’il ne la baisse pas c’est à coup de hachoir qu’on la fera plier,

On ne revient pas de cette connaissance on ne peut pas revenir de ce savoir.

Ta victoire ne t’appartient pas
Voilà ce que la voix d’hier dit
Tu es le récit d’un échec politique
Voilà ce que répète la voix
Et Iago s’engouffre dans cette voix il lui prête ses lèvres et murmure à l’oreille du Maure ce que chaque jour épellait déjà en lui,
Ce que tu n’es pas tu le seras tôt ou tard cela t’arrivera
Tu es une bête un nègre un bouc en toi coule le sang des sauvages coule le sang de ceux qu’il faut dresser en toi pulsent les mauvais désirs des violeurs de filles
Tu voudras détruire, tu voudras abuser, tu voudras souiller – et tu détruiras et tu abuseras et tu souilleras – regarde la couleur de ton âme, tu as beau la polir elle reste opaque et sombre
Même à tes propres yeux
Regarde quand on se penche au-dessus de ton crâne on voit encore les restes de tes mauvais repas
C’est ce qui t’a effrayé l’absolu de l’amour de celle qui avait déjà décidé qu’elle consentirait à tout ce qui viendrait de toi, sa puissance d’effacement et d’obéissance, tandis que tu sentais gronder en toi, ce monstre que l’on a voulu que tu deviennes ce monstre que l’on a nourri en toi, que l’on a laissé grandir en toi, que l’on a enfanté en toi,
C’était un projet politique,
C’était une guerre menée contre ceux que tu représentais,
C’était une manière de réorganiser le récit à l’avantage de ceux qui avaient déjà le pouvoir,
Ils avaient consenti à te le laisser parce qu’il fallait que quelqu’un tombe que quelqu’un paye pour que se vérifie la règle,

Othello est tout sauf le drame d’un fait divers, le drame d’une petite passion de jalousie qui aurait tourné au meurtre passionnel

Othello c’est le récit d’un homme qu’on persuade d’être une bête et qui la devient l’histoire d’un homme qu’on brise et qui accepte de prendre la place du coupable qu’on a fabriquée pour lui

Othello c’est le retour du refoulé sous les abords de l’inassimilable

Othello c’est une organisation politique de l’exceptionnalité de toute politique de l’exception

Le bouc et l'agnelle

Dès la première scène, les images donnent le signe, les animaux scellent les destinées. Othello est un vieux bouc noir et Desdémone une blanche agnelle. Or que fait l'agnelle, si ce n'est se perdre dans les bras des loups, si ce n'est perdre son troupeau dans la forêt où les loups rôdent ? Qu'arrive-t-il à l'agnelle sinon le sacrifice de l'innocence ? Et le bouc, n'est-ce pas déjà l'animal cornu ? L'homme cocu ? Dès la première évocation de leurs étreintes, Desdémone est l'agneau égaré, et Othello le cocu.

Le cocu, c'est le mari toujours, que la femme va tromper. Les cornes lui poussent et Othello a mal au front, sa tête cogne à l'endroit des cornes.

Le cocu est l'homme qui se fait avoir, le mari trompé, déjà benêt aux yeux du monde, celui qui a mal gardé son agnelle, celui aveugle aux errements de son agnelle. Aux yeux de la société, le cocu est l'homme qui ne sait pas. S'il sait d'ailleurs, s'il accepte, il n'en reste pas moins coupable de se faire avoir. Aux yeux du monde, le cocu est aveuglé, il est celui que tous savent trompé.

Othello est le bouc, le cerf domestiqué, les bois sauvages et le corps enchaîné à son piquet sur un terrain de ferme ; ses cornes appellent la sauvagerie mais elle n'est qu'un rêve pour le bouc qui broute au champ de son roi, qui tourne en rond autour de son piquet enchaîné à la ferme de son propriétaire. Quelque chose en lui appelle la forêt profonde appelle les terres sauvages et les temps anciens, les légendes de Pan et les forces magiques, mais le bouc à son piquet obéit au fermier, mais le bouc à son piquet est le barbare enchaîné aux galères. Le bouc alors, du fond de ses histoires anciennes, sent mauvais l'odeur des bêtes libres, la sueur des combats, et sous sa peau de bête il chante la tragédie de l'animal domestiqué il chante et crie les vastes paysages perdus, seul et fier comme le cerf cendré comme le bouquetin des Alpes comme le chamois des rocailles.

Les cornes lui poussent sur le front il crie j'ai mal les cornes poussent encore, comme les dents de sagesse, les cornes de la sagesse, les cornes de la sage et vulgaire réalité. Que sont ces cornes ? Cornes de dragon fulminant de la princesse enfuie ? Les pénis des autres hommes lui pousseraient-ils sur le front ? Deux alors ? Rodrigo et Cassio ? Les cornes seraient-elles le pendant du nez de Pinocchio ? L'homme cocu, alors, une poupée vaudou de la femme qui ment, de la femme qui trompe, et sur son front les cornes s'allongent ? Les cornes poussent et la cervelle pousse difforme, le cocu devient le monstre à la cervelle de travers. Poussent les branches le cocu devient arbre.

Et la femme part voir ailleurs, et les chemins de la femme poussent sur le mari. L'agnelle va dans la forêt et le décor de l'agnelle s'imprime sur son mari, son mari devient l'animal de la forêt il illustre le décor de l'agnelle, ce décor pousse sur lui, le métamorphose, le bouc par ses cornes retrouve ses ancêtres sauvages, le bouquetin et le chamois, le bouc dans la forêt de sa femme est l'animal chassé accroché dans un salon comme un trophée d'honneur, épinglé sur les étoffes riches des bourgeois vénitiens et des aristocrates anglais. Dans la forêt il est traqué puis épinglé, tandis que le loup se tapit, tandis que l'agnelle est perdue, tandis que le loup et l'agnelle jouent à cache-cache et saute-moutons dans la forêt – saute-moutons surtout.

Le corps de la femme est attaché à son mari. Le corps de la femme se détache de son mari. Les cornes lui poussent elles lui disent Pars sur le chemin de la forêt elles lui disent Sors de la ferme arrache ton piquet elles lui disent Sors de ton propre corps

Sors des limites du terrain d'herbes elles lui disent Elle n'est plus attachée, la chèvre de Monsieur Seguin s'est enfuie et les cornes disent Pars, pars dans la forêt Pars retrouver la brebis égarée dans la forêt.

Othello dit Je préférerais être cocu sans le savoir plutôt que de vivre dans le doute. Je préférerais connaître les cornes que les sentir taper contre mon front sans fleurir. Je préférerais que la preuve oculaire éclate que le sang jaillisse que la violence éclate je préférerais que le monde soit limpide et que les hommes voient mes cornes et qu'ils s'en moquent et comme le chasseur partir dans la forêt ouvertement, manifestement, chasser et tirer sur la bête sur les deux bêtes que l'homme ne chasse pas sur le loup et l'agnelle sur la bête à deux dos je préférerais être le chasseur que le bouc enfui que l'homme sauvage qui tire sur le piquet de son champ qui broute la corde du piquet qui s'en va en forêt qui traqué épinglé vient rejoindre les trophées de guerre et les histoires des grands-mères

Que sentir les cornes pousser sous la peau de mon front
que sentir l'erreur pousser sous la peau de mon front

Lui bouc émissaire envoyé dans les forêts des loups noirs et des moutons blancs
Lui qui ne sera jamais la raison du plus fort lui qui ne sera jamais le loup dévorant son agneau
Lui comme un ours enchaîné sur une foire au Moyen-Âge
Comme l'exotisme domestiqué envoyé à l'abattoir pour avoir fui sa cage
Comme le bouc envoyé dans la forêt pour avoir quitté la vitrine des trophées, et pour la retrouver
Lui animal domestiqué puis libéré sur les territoires de chasse et tué comme un lièvre
Dans ces temps où le gibier était enfermé puis libéré le jour de la chasse du roi
Lui traqueur traqué loin des mondes anciens loin des peintures rupestres d'ocres et de grès loin des grottes et des ravins
Lui que je ne vois pas noir, que je ne vois pas loup
Cornu et non avide
Grotte et non nuit
Montagne et non nuit
Lui que je vois marron, traqué entre le noir et le blanc, loin des couleurs anciennes, épinglé sur l'étoffe

Adèle Gascuel

**YOU'LL HAVE YOUR DAUGHTER COVERED
WITH A BARBARY HORSE**



Escead Gandorff

vous allez laisser votre fille se faire monter par un cheval de Barbarie

du haut Nil, par exemple, les Nuer, étudiés par E. E. Evans-Pritchard, et les Dinka, étudiés plus récemment par Godfrey Lienhardt, il existe une véritable société bovine, parallèle à la société des hommes et structurée de la même façon¹.

En tout ce qui concerne les bovins, le vocabulaire nuer est extrêmement riche, tant sur le plan de l'économie et des techniques que sur celui du rite et même de la poésie. Ce vocabulaire permet d'établir des rapports extrêmement précis et nuancés entre le bétail d'une part et de l'autre la communauté. Les couleurs des animaux, la forme de leurs cornes, leur âge, leur sexe, leur lignage, distingués et remémorés parfois jusqu'à la cinquième génération, permettent de différencier entre elles les têtes de bétail, de façon à reproduire les différenciations proprement culturelles et à constituer un véritable double de la société humaine. Parmi les noms de chaque individu, il y en a toujours un qui désigne également un animal dont la place dans le troupeau est homologue à celle de son maître dans la communauté.

Les querelles entre les sub-sections ont fréquemment le bétail pour objet; tous les dommages et intérêts se règlent en têtes de bétail, les dots matrimoniales consistent en troupeaux. Pour comprendre les Nuer, affirme Evans-Pritchard, il faut adopter la devise: « Cherchez la vache ». Entre ces hommes et leurs troupeaux, il existe une espèce de « symbiose » — l'expression est encore d'Evans-Pritchard — qui nous propose un exemple extrême et presque caricatural d'une proximité caractéristique, à des degrés divers, des rapports entre les sociétés pastorales et leur bétail.

Les observations faites sur le terrain et la réflexion théorique obligent à revenir, dans l'explication du sacrifice, à l'hypothèse de la substitution. Cette idée est présente dans la littérature ancienne sur le sujet. C'est d'ailleurs pourquoi beaucoup de modernes la rejettent ou ne lui font qu'une place minime. Hubert et Mauss, par exemple, se méfient d'elle, sans doute parce qu'elle leur paraît entraîner un univers de valeurs

1. E. E. Evans-Pritchard, *The Nuer* (Oxford Press, 1940); Godfrey Lienhardt, *Divinity and Experience, the Religion of the Dinka* (Oxford Press, 1961).

morales et religieuses incompatibles avec la science. Et Joseph de Maistre, c'est un fait, voit toujours dans la victime rituelle une créature « innocente », qui paye pour quelque « coupable ». L'hypothèse que nous proposons supprime cette différence morale. Le rapport entre la victime potentielle et la victime actuelle ne doit pas se définir en termes de culpabilité et d'innocence. Il n'y a rien à « expier ». La société cherche à détourner vers une victime relativement indifférente, une victime « sacrificable », une violence qui risque de frapper ses propres membres, ceux qu'elle entend à tout prix protéger.

Toutes les qualités qui rendent la violence terrifiante, sa brutalité aveugle, l'absurdité de ses déchainements, ne sont pas sans contrepartie : elles ne font qu'un avec sa propension étrange à se jeter sur des victimes de rechange, elles permettent de ruser avec cette ennemie et de lui jeter, au moment propice, la prise dérisoire qui va la satisfaire. Les contes de fées qui nous montrent le loup, l'ogre ou le dragon avalant goulument une grosse pierre à la place de l'enfant qu'ils convoitaient pourraient bien avoir un caractère sacrificiel.

**

On ne peut tromper la violence que dans la mesure où on ne la prive pas de tout exutoire, où on lui fournit quelque chose à se mettre sous la dent. C'est là peut-être ce que signifie, entre autres choses, l'histoire de Cain et d'Abel. Le texte biblique ne donne sur chaque frère qu'une seule précision. Cain cultive la terre et il offre à Dieu les fruits de sa récolte. Abel est un pasteur; il sacrifie les premiers-nés de ses troupeaux. L'un des deux frères tue l'autre et c'est celui qui ne dispose pas de ce trompe-violence que constitue le sacrifice animal. Cette différence entre le culte sacrificiel et le culte non sacrificiel ne fait qu'un, en vérité, avec le jugement de Dieu en faveur d'Abel. Dire que Dieu agréa les sacrifices d'Abel et qu'il n'agréa pas les offrandes de Cain, c'est redire dans un autre langage, celui du divin, que Cain tue son frère alors qu'Abel ne le tue pas.

Dans l'Ancien Testament et les mythes grecs, les frères

sont presque toujours des frères ennemis. La violence qu'ils paraissent fatalement appelés à exercer l'un contre l'autre ne peut jamais se dissiper que sur des victimes tierces, des victimes sacrificielles. La « jalousie » que Caïn éprouve à l'égard de son frère ne fait qu'un avec la privation d'exutoire sacrificiel qui définit le personnage.

Selon une tradition musulmane, c'est le bélier déjà sacrifié par Abel que Dieu envoie à Abraham pour qu'il le sacrifie à la place de son fils Isaac. Après avoir sauvé une première vie humaine, le même animal en sauve une seconde. Nous avons affaire ici non à quelque réverie mystique mais à une intuition réelle qui porte sur la fonction du sacrifice et qui ne recourt pour s'exprimer qu'à des éléments tirés du texte lui-même.

Une autre grande scène de la Bible s'éclaire à l'idée que la substitution sacrificielle a pour objet de tromper la violence, et elle éclaire en retour de nouveaux aspects de cette idée, c'est la bénédiction de Jacob par son père Isaac.

Isaac est vieux. Songeant qu'il va mourir, il veut bénir son fils aîné Esau; il lui demande, auparavant, d'aller chasser pour lui et de lui rapporter un « plat savoureux ». Jacob, le cadet, qui a tout entendu, prévient Rachel sa mère. Celle-ci prélève deux chevreaux sur le troupeau familial et elle en apprête un plat savoureux que Jacob s'empresse d'offrir à son père, en se faisant passer pour Esau.

Isaac est aveugle. Jacob n'en craint pas moins d'être reconnu à la peau de ses mains et de son cou qui est lisse et non velue comme celle de son aîné. Rachel a l'heureuse idée de recouvrir cette peau avec la fourrure des chevreaux. Le vieillard palpe les mains et le cou de Jacob mais il ne reconnaît pas son fils cadet; c'est à lui qu'il donne sa bénédiction.

Les chevreaux servent de deux manières différentes à duper le père, c'est-à-dire à détourner du fils la violence qui le menace. Pour être béni et non maudit, le fils doit se faire précéder auprès du père par l'animal qu'il vient d'immoler et qu'il lui offre à manger. Et le fils se dissimule, intérieurement, derrière la fourrure de l'animal sacrifié. L'animal est toujours interposé entre le père et

le fils. Il empêche les contacts directs qui pourraient précipiter la violence.

Deux types de substitution sont ici télescopés, celle d'un frère à un autre et celle de l'animal à l'homme. Le texte ne reconnaît explicitement que la première qui sert en quelque sorte d'écran à la seconde.

En se détournant de façon durable vers la victime sacrificielle, la violence perd de vue l'objet d'abord visé par elle. La substitution sacrificielle implique une certaine méconnaissance. Tant qu'il demeure vivant, le sacrifice ne peut pas rendre manifeste le déplacement sur lequel il est fondé. Il ne doit oublier complètement ni l'objet originel ni le glissement qui fait passer de cet objet à la victime réellement immolée, sans quoi il n'y aurait plus substitution du tout et le sacrifice perdrait son efficacité. La scène que nous venons de lire répond parfaitement à cette double exigence. Le texte ne rapporte pas directement l'étrange duperie qui définit la substitution sacrificielle mais il ne la passe pas non plus sous silence; il la mélange avec une autre substitution, il nous la laisse entrevoir mais de façon indirecte et fuyante. C'est dire qu'il a peut-être lui-même un caractère sacrificiel. Il prétend révéler un phénomène de substitution mais il y en a un second qui se cache à demi derrière le premier. Il y a lieu de croire qu'on tient dans ce texte le mythe fondateur d'un système sacrificiel.

Le personnage de Jacob est souvent associé à la manipulation rusée de la violence sacrificielle. Dans l'univers grec, Ulysse joue parfois un rôle assez semblable. A la bénédiction de Jacob dans la *Genèse*, il convient de comparer l'histoire du cyclope dans *l'Odyssée*, la ruse merveilleuse, surtout, qui permet au héros d'échapper finalement au monstre.

Ulysse et ses compagnons sont enfermés dans l'ancre du Cyclope. Tous les jours celui-ci dévore l'un d'entre eux. Les survivants finissent par s'entendre pour aveugler ensemble leur bourreau avec un pieu enflammé. Fou de rage et de douleur, le Cyclope barre l'entrée de la grotte pour s'emparer au passage de ses agresseurs. Il ne laisse sortir que son troupeau qui doit aller chercher pâture au-dehors. De même qu'Isaac, aveugle, cherche à tâtons le cou et les mains de son fils mais ne

rencontre jamais que la fourrure des chevreaux, le Cyclope palpe au passage le dos de ses bêtes pour s'assurer qu'elles sont seules à sortir. Plus rusé que lui, Ulysse a l'idée de se cacher sous une brebis; s'agrippant à la laine de son ventre, il se laisse porter par elle jusqu'à la vie et à la liberté.

La mise en rapport des deux scènes, celle de la *Genèse* et celle de *l'Odyssée*, rend plus vraisemblable l'interprétation sacrificielle de l'une comme de l'autre. Au moment crucial, chaque fois, l'animal est interposé entre la violence et l'être humain qu'elle vise. Les deux textes s'éclairaient réciproquement; le Cyclope de *l'Odyssée* souligne la menace qui pèse sur le héros et qui reste obscure dans la *Genèse*; l'immolation des chevreaux, dans la *Genèse*, et l'offrande du plat savoureux dégagent un caractère sacrificiel qui risque de passer inaperçu dans la brebis de *l'Odyssée*.

* *

On a toujours défini le sacrifice comme une médiation entre un sacrificateur et une « divinité ». Etant donné que la divinité n'a plus, pour nous modernes, aucune réalité, tout au moins sur le plan du sacrifice sanglant, c'est l'institution tout entière, en fin de compte, que la lecture traditionnelle rejette dans l'imaginaire. Le point de vue de Hubert et Mauss appelle le jugement de Lévi-Strauss dans *la Pensée sauvage*. Le sacrifice ne correspond à rien de réel. Il ne faut pas hésiter à le qualifier de « faux ».

La définition qui lie le sacrifice à une divinité inexistante rappelle un peu la poésie selon Paul Valéry; c'est une activité purement solipsiste que les habiles pratiquent pour l'amour de l'art, laissant les nigauds à leur illusion de communiquer avec quelqu'un.

Les deux grands textes que nous venons de lire parlent certainement du sacrifice mais ni l'un ni l'autre ne mentionnent la moindre divinité. Si l'on introduisait une divinité, leur intelligibilité ne serait pas augmentée mais diminuée. On retomberait dans l'idée, commune à l'Antiquité tardive et au monde moderne, que le sacrifice n'a aucune fonction réelle dans la société.

L'arrière-plan redoutable que nous venons d'entrevoir, avec son économie de la violence, s'effacerait entièrement et nous serions renvoyés à la lecture purement formaliste, incapable de satisfaire notre appétit de compréhension.

L'opération sacrificielle, on l'a vu, suppose une certaine méconnaissance. Les fidèles ne savent pas et ne doivent pas savoir le rôle joué par la violence. Dans cette méconnaissance, la théologie du sacrifice est évidemment primordiale. C'est le dieu qui est censé réclamer les victimes; lui seul, en principe, se délecte de la fumée des holocaustes; c'est lui qui exige la chair amoncelée sur ses autels. C'est pour apaiser sa colère qu'on multiplie les sacrifices. Les lectures qui ne touchent pas à cette divinité demeurent prisonnières d'une théologie qu'elles transportent tout entière dans l'imaginaire mais qu'elles laissent intacte. On s'efforce d'organiser une institution réelle autour d'une entité purement illusoire; il ne faut pas s'étonner si l'illusion finit par l'emporter, détruisant peu à peu même les aspects les plus concrets de cette institution.

Au lieu de nier la théologie en bloc et de façon abstraite, ce qui revient au même que de l'accepter docilement, il faut la critiquer; il faut retrouver les rapports conflictuels que le sacrifice et sa théologie dissimulent et apaisent tout à la fois. Il faut rompre avec la tradition romanesque inaugurée par Hubert et Mauss. L'interprétation du sacrifice comme violence de rechange apparaît dans la réflexion récente, liée à des observations faites sur le terrain. Dans *Divinity and Experience*, Godfrey Lienhardt, et Victor Turner, dans plusieurs de ses ouvrages, notamment *The Drums of Affliction* (Oxford, 1968), reconnaissent dans le sacrifice, étudié chez les Dinka par le premier, chez les Ndembu par le second, une véritable opération de transfert collectif qui s'effectue aux dépens de la victime et qui porte sur les tensions internes, les rancunes, les rivalités, toutes les velléités réciproques d'agression au sein de la communauté.

Le sacrifice, ici, a une fonction réelle et le problème de la substitution se pose au niveau de la collectivité entière. La victime n'est pas substituée à tel ou tel individu particulièrement menacé, elle n'est pas offerte à

tel ou tel individu particulièrement sanguinaire, elle est à la fois substituée et offerte à tous les membres de la société par tous les membres de la société. C'est la communauté entière que le sacrifice protège de sa propre violence, c'est la communauté entière qu'il détourne vers des victimes qui lui sont extérieures. Le sacrifice polarise sur la victime des germes de dissension partout répandus et il les dissipe en leur proposant un assouvissement partiel.

Si on refuse de voir dans sa théologie, c'est-à-dire dans l'interprétation qu'il donne de lui-même, le dernier mot du sacrifice, on s'aperçoit vite qu'à côté de cette théologie et en principe subordonnée à elle, mais en réalité indépendante, au moins jusqu'à un certain point, il existe un autre discours religieux sur le sacrifice, qui a trait à sa fonction sociale et qui est beaucoup plus intéressant.

Pour confirmer la vanité du religieux, on fait toujours état des rites les plus excentriques, des sacrifices pour demander la pluie et le beau temps, par exemple. Cela existe assurément. Il n'y a pas d'objet ou d'entreprise au nom duquel on ne puisse offrir de sacrifice, à partir du moment, surtout, où le caractère social de l'institution commence à s'estomper. Il y a pourtant un dénominateur commun de l'efficacité sacrificielle, d'autant plus visible et prépondérant que l'institution demeure plus vivante. Ce dénominateur c'est la violence intestine; ce sont les dissensions, les rivalités, les jalousies, les querelles entre proches que le sacrifice prétend d'abord éliminer, c'est l'harmonie de la communauté qu'il restaure, c'est l'unité sociale qu'il renforce. Tout le reste découle de cela. Si on aborde le sacrifice par cet aspect essentiel, par cette voie royale de la violence qui s'ouvre devant nous, on s'aperçoit vite qu'il n'est vraiment étranger à aucun aspect de l'existence humaine, pas même à la prospérité matérielle. Quand les hommes ne s'entendent plus entre eux, le soleil brille et la pluie tombe comme à l'accoutumée, c'est bien vrai, mais les champs sont moins bien cultivés, et les récoltes s'en ressentent.

Les grands textes chinois reconnaissent explicitement au sacrifice la fonction proposée ici. Grâce à lui les

populations demeurent sereines et ne s'agitent pas. Il renforce l'unité de la nation (Ch'u Yü, II, 2). Le *Livre des rites* affirme que les sacrifices, la musique, les châtiements et les lois ont une seule et même fin qui est d'unir les cœurs et d'établir l'ordre.¹

*
**

En formulant le principe fondamental du sacrifice en dehors du cadre rituel où il s'inscrit, et sans montrer encore comment une telle inscription devient possible, on s'expose à passer pour simpliste. On paraît menacé de « psychologisme ». Le sacrifice rituel ne peut pas se comparer au geste spontané de l'homme qui donne à son chien le coup de pied qu'il n'ose pas donner à sa femme ou à son chef de bureau. Sans doute. Mais les Grecs ont des mythes qui ne sont guère que des variantes colorées de cette petite histoire. Furieux contre les chefs de l'armée grecque qui refusent de lui donner les armes d'Achille, Ajax massacre les troupeaux destinés à la subsistance de l'armée. Dans son délire, il confond de paisibles animaux avec les guerriers dont il voudrait tirer vengeance. Les bêtes immolées appartiennent aux espèces qui fournissent traditionnellement aux Grecs leurs victimes sacrificielles. L'holocauste se déroule hors de tout cadre rituel et Ajax passe pour un dément. Le mythe n'est pas sacrificiel au sens rigoureux mais il n'est certainement pas étranger au sacrifice. Le sacrifice institutionnalisé repose sur des effets très analogues à la colère d'Ajax, mais ordonnés, canalisés et disciplinés par le cadre immuable dans lequel ils sont fixés.

Dans les systèmes proprement rituels qui nous sont un peu familiers, ceux de l'univers judaïque et de l'Antiquité classique, les victimes sont presque toujours des animaux. Il y a aussi des systèmes rituels qui substituent d'autres êtres humains aux êtres humains menacés par la violence.

Dans la Grèce du v^e siècle, dans l'Athènes des grands poètes tragiques, le sacrifice humain, semble-t-il, n'avait pas complètement disparu. Il se perpétuait sous la

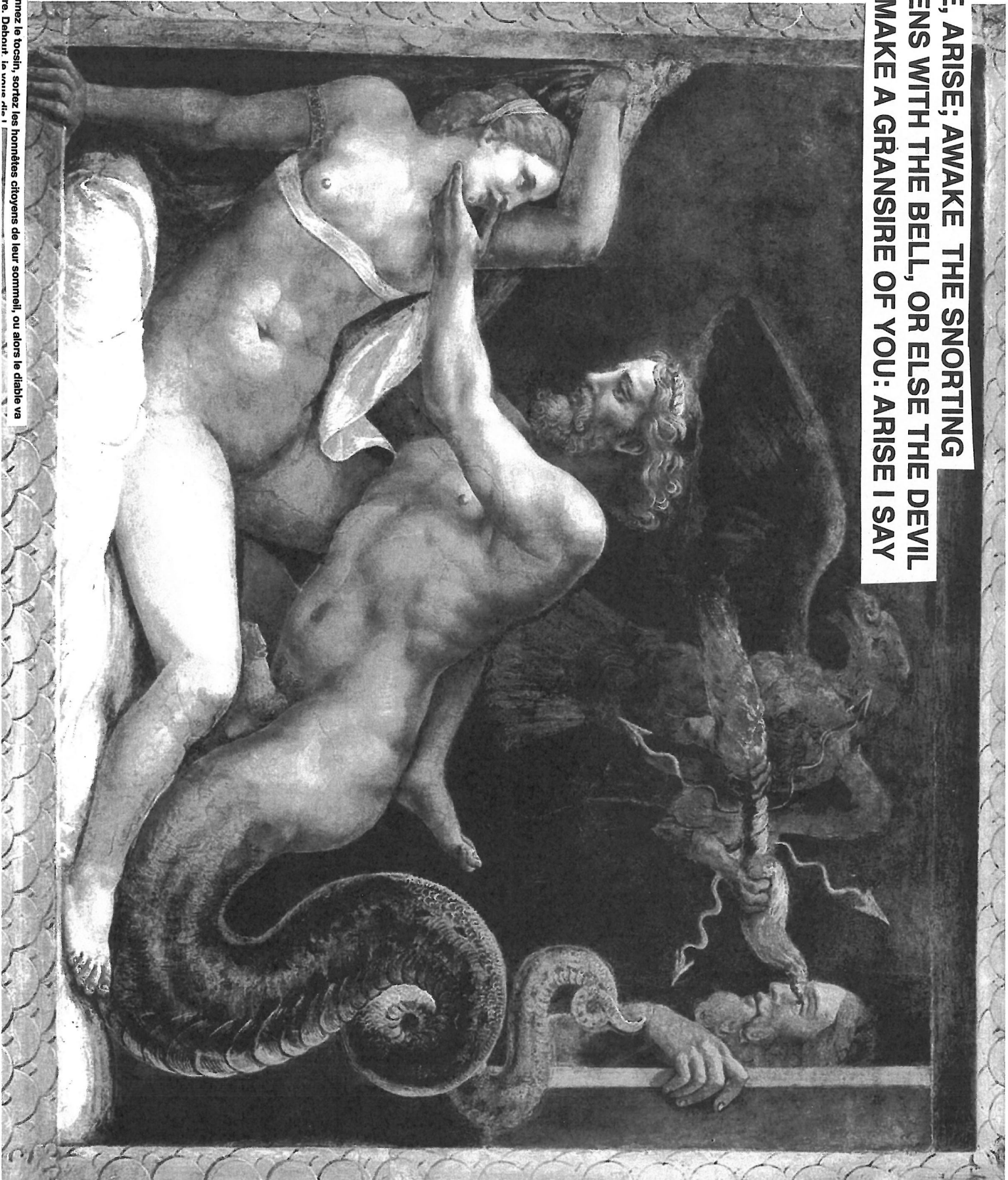
1. Cité par A. R. Radcliffe-Brown, *Structure and Function in Primitive Society* (New York, 1965), p. 158.

Le Loup et l'Agneau

Jean de La Fontaine

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup survient à jeun qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
- Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle,
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
- Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
- Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
Reprit l'Agneau, je tette encor ma mère.
- Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
- Je n'en ai point. - C'est donc quelqu'un des tiens :
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le Loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

**ARISE, ARISE; AWAKE THE SNORTING
CITIZENS WITH THE BELL, OR ELSE THE DEVIL
WILL MAKE A GRANSIRE OF YOU: ARISE I SAY**



Debout, debout : sommez le tocsin, sortez les honnêtes citoyens de leur sommeil, ou alors le diable va vous faire grand-détre. Debout, la vraie vie. I

Le chevrier

J.-M. De Heredia

Ô berger, ne suis pas dans cet âpre ravin
Les bonds capricieux de ce bouc indocile ;
Aux pentes du Ménale, ou l'été nous exile,
La nuit monte trop vite et ton espoir est vain.

Restons ici, veux-tu ? J'ai des figues, du vin.
Nous attendrons le jour en ce sauvage asile.
Mais parle bas. Les Dieux sont partout, ô Mnasye !
Hécate nous regarde avec son oeil divin.

Ce trou d'ombre là-bas est l'ancre où se retire
Le Démon familier des hauts lieux, le Satyre ;
Peut-être il sortira, si nous ne l'effrayons.

Entends-tu le pipeau qui chante sur ses lèvres ?
C'est lui ! Sa double corne accroche les rayons,
Et, vois, au clair de lune il fait danser mes chèvres !

Le Satyre

R. Desnos

Enfin sortir de la nuit,
Sortir de la boue.
Ho ! Comme elles tiennent aux pieds et aux
membres
La nuit et la boue !
Ce chemin me conduira aux rivières claires où
l'on se baigne entre deux rives de gazon.
Rivières ombragées par les arbres,
Effleurées par l'aile des oiseaux,
Eau pure, eau pure, vous me lavez.
Je m'abandonnerai à ton courant dans lequel
naviguent les feuilles encore vertes que le vent
fit tomber.
Eau pure qui lave sans arrêt les images
reflétées.
Eau pure qui frissonne sous le vent,
Je me baignerai et je laisserai le reflet de moi-
même en toi-même, eau pure !
Tu le laveras, ce reflet où je ne veux me
reconnaître,
Ou bien emporte-le, loin,
Jusqu'aux océans qui le dissoudront comme du
sel.
Que tombent le veston, le col et la cravate,
uniforme abominable de la vie grise que je
mène.
Que jaillissent les pieds, hors des lourds
souliers.
Que glissent le long des jambes, les jambes du
pantalon.
Que le tissu me frôle.
Ah ! la fraîcheur du vent, la chemise soudain
jaillie
Comme le sperme ou la mousse du champagne.
Et cet éclat de ma chair entrevue nue sous un
rayon du soleil.
Le poil se hérissé, semblable au gazon
Où fleurit, énorme, la fleur du sexe et l'ombre
des cuisses.
L'arrivée de l'air dans les corridors sombres et
puants de la chair,
Les fesses dévoilées, lumineuses, comme un

corps de nymphe...
Corps flétri, boutonneux, à la chair grise
comme ma vie.
Et là, dans la gorge, un désir de bergère et de
princesse isolées qui naît et remonte comme
une nausée.
J'avais jadis des fleurs dans les mains,
J'avais dans la bouche le suc des fleurs et des
herbes et la sève des arbres et le sable des
plages
et même la terre mouillée des marais,
Une délicieuse amertume à laquelle le vent
ajoutait la sienne, emplissait ma bouche.
Mon corps était couvert de pollen.
Je sentais le pré, la rivière, et les forêts à
fougères et à champignons.
Je marchais dans la terre
Jusqu'aux genoux, jusqu'au sexe, jusqu'au
nombril, jusqu'à la bouche et aux yeux.
Mais quoi ? Seul ici sous ces ombrages...
Ma solitude se peuple des fantômes et des
créatures de ma sexualité.
Quelle foule ! Quelle cohue !...

Ainsi parle le satyre.
Déjà ses bretelles pendent ignoblement.
Ainsi parle le satyre.
Est-ce bien lui-même, ou se confond-il parmi la
multitude de personnages qui l'environnent ?
Mais d'abord son décor :
Le mur lyrique aux inscriptions amoureuses,
Le mur contre lequel il colle au crépuscule,
comme une affiche, son ombre.
Le mur suintant d'urines de chien et d'homme,
Le mur dont il se détourne,
Comme surpris.
Le mur où, fusillées par d'invisibles fusils, les
images de lui-même se superposent,
s'agglomèrent, et puent.
Et puis la pissotière faiblement éclairée,
Aux vitraux multicolores,
Pleine du chant des fontaines,
Odorante, fendue comme une casemate
Ouverte uniquement sur la rue bruyante.

Et puis la forêt... semée de champignons
obscènes,
Fleurie de fleurs charnues,
Sentant mille odeurs de crime, de trahison, de
honte et de mystère.
Au pied d'un arbre, un soir, quand les cloches
tintent dans la plaine,
Un désespéré se suicide.
Dans l'ombre d'un buisson deux amants se
pénètrent.
Au fil d'un ruisseau, la feuille morte et l'herbe
arrachée
Naviguent.
Dans la boue se marque l'empreinte des pattes
d'oiseaux.
Au tronc des chênes, les initiales gravées
cessent de signifier quelque chose, année par
année.
La noisette mûrit sous les feuilles,
Le bruit dans les terriers.
La morille et la girolle naissent, sentent et
pourrissent
Et toi enfin, satyre,
Guettant le phare des autos,
La nuit,
Pour te débrailler sur le bord de la route
Ou te faire surprendre
Dans une pose de fange
Au détour d'un sentier.

Ah ! que brament les cerfs dans les vallons...
Entendre dans ton crâne
Le dernier bruit du monde,
Le retentissement du coup de fusil d'un
chasseur maladroit
Qui jette sa poudre aux moineaux.

Des prêtres déguenillés ont jeté ici leur froc aux
orties
Et tu reconnais soudain le sale frisson des
confessions,
Le murmure des péchés inventés,
Et l'abîme qui sépare tes rêves déchaînés
Du ventre large ouvert à coups de couteau
Où tu fouillerais l'amas gluant des intestins.
Mais non !
Le satyre rêve et se roule dans le fumier doré
de son imagination.
Son élan, son sexe et son désir
Retombent avant le but.

Croupe souillée,
Dénoncée par la lâcheté même de sa chair,
Le satyre disparaît
Fond,
Fuit,
S'évanouit.
Et il ne reste
Perdue dans un champ de moineaux
Qu'une défroque d'épouvantail châtré,
Vidée comme un lapin,
Gonflée d'un vent qui vient de loin,
Qui vient d'ailleurs,
Comme le rêve d'amour et la pensée,
Gonflée d'un vent qui vient de loin,
Après avoir séché les draps maculés par
l'amour,
Ensemencé d'herbe et de fleurs étranges
Les dépotoirs et les tas d'ordures ;
Un épouvantail gonflé de vent et qui ne fait
même plus peur aux oiseaux et aux enfants.
Puéril comme le jeu de billes,
Puéril comme l'univers secret de tout homme,
Puéril comme la guerre,
Et sanglant et cruel comme la guerre,
Et boueux et honteux comme l'univers secret
de tout homme
Et absurde et logique comme le jeu de billes
C'est le satyre qui s'approche dans l'ombre
Et violente superpose et foule
Ses rêves tumultueux.

BOIS UN COUP ET VA AU LIT

Boris Vian

Si ta femme est partie, avec ton meilleur ami
réfléchis, oh surtout réfléchis
Ne va pas te jeter dans les bras de n'importe qui
Bois un coup et va au lit

La nuit porte conseil et dès le lendemain
Tu pourras demander l'avis d'un bon copain

Si la femme du voisin s'offre à calmer tes ennuis
Réfléchis, oh surtout réfléchis
Ne va pas te jeter dans les bras de n'importe qui
Bois un coup et va au lit

La nuit porte conseil et le soleil levé
Le bon dieu t'enverra des tas de bonnes idées

Si tu cours chez l'curé pour lui compter tes soucis
réfléchis, oh surtout réfléchis
Ne va pas te jeter dans les bras de n'importe qui
Bois un coup et va au lit

La nuit porte conseil et dès qu'il fera jour
Tu verras qu'il te reste un tas d'autres recours

Si ta femme revient douce comme une brebis
réfléchis, oh surtout réfléchis
Ne va pas te jeter dans les bras de n'importe qui
bois un coup et va au lit
bois un coup et va au lit
bois un coup et va au lit

Les Cocus d'ordre simple

Charles Fourier

N° 1. *Cocu en herbe* ou anticipé est celui dont la femme a eu des intrigues amoureuses avant le sacrement et n'apporte pas à l'époux sa virginité, « et ne l'être qu'en herbe est pour lui peu de chose », dit Molière. — *Nota* : Ne sont pas réputés en herbe ceux qui ont connaissance des amours antérieures et trouvent malgré cela leur convenance à épouser ; ainsi celui qui s'allie à une veuve, non plus que celui qui connaît les galanteries antérieures de sa femme et s'en accommode.

N° 2. *Cocu présomptif* est celui qui, longtemps avant le mariage, redoute le sort commun, se met l'esprit à la torture pour y échapper, et souffre le mal avant de l'éprouver réellement. Chacun entrevoit que ses défiances ne serviront qu'à l'égarer dans le choix d'une épouse et accélérer, par excès de précaution, l'événement qu'il redoute.

N° 3. *Cocu imaginaire* est celui qui ne l'est pas encore et se désole en croyant l'être. Celui-là, comme le présomptif, souffre du mal imaginaire avant le mal réel. Molière la peint dans une de ses pièces.

N° 4. *Cocu martial ou fanfaron* est celui qui, par d'effrayantes menaces contre les galants, croit s'être mis à l'abri de leurs entreprises, et porte néanmoins la coiffure tout en se flattant d'y échapper par la terreur qu'il répand ostensiblement. Il est pour l'ordinaire cocufié par un de ceux qui applaudissent à ses rodomontades et lui assurent qu'il est le seul qui sache veiller sur son ménage.

N° 5. *Cocu argus ou cauteleux* est un fin matois qui, connaissant toutes les ruses d'amour et flairant de loin les galants, fait de savantes dispositions pour les mettre en défaut. Il remporte sur eux des avantages signalés, mais, comme le plus habile général éprouve à la fin des revers, celui-ci est à la fin soumis à la commune destinée. Au moins s'il est cocu, il ne l'est guère.

N° 6. *Cocu goguenard* est celui qui plaisante sur les confrères et les donne pour des imbéciles qui méritent bien ce qui leur arrive. Ceux qui l'entendent se regardent en souriant et lui appliquent tacitement le verset de l'Évangile : « Tu vois une paille dans l'œil du voisin, tu ne vois pas une poutre dans le tien. »

N° 7. *Cocu pur et simple* est un jaloux honorable qui ignore sa disgrâce, et ne prête point à la plaisanterie par des jactances ni par des mesures maladroites contre l'épouse et les poursuivants. C'est de toutes les espèces de cocus la plus louable.

N° 8. *Cocu fataliste ou résigné* est celui qui, dépourvu de moyens personnels pour fixer son épouse, se résigne à ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner et se retranche sur la Justice et le devoir, en observant que sa femme serait bien coupable si elle le trompait ; c'est à quoi elle ne manque pas.

N° 9. *Cocu condamné ou désigné* est celui qui, affligé de difformités ou infirmités, se hasarde à prendre une belle femme. Le public, choqué d'un tel contraste le condamne d'une voix unanime à porter la coiffure, et l'arrêt du public n'est que trop bien exécuté.

N° 10. *Cocu irréprochable ou victime* est celui qui, joignant les prévenances aux avantages physiques et moraux, et méritant sous tous les rapports une épouse honnête, est pourtant trompé par une coquette, et emporte les suffrages du public qui le déclare digne d'un meilleur sort.

N° 11. *Cocu de prescription* est celui qui fait des absences, de longs voyages pendant lesquels la nature parle aux sens d'une épouse qui, après une longue défense suffisante est enfin forcée, par la longue durée des privations, à accepter les secours d'un charitable voisin.

N° 12. *Cocu absorbé* est celui que le torrent des affaires éloigne sans cesse de l'épouse à laquelle il ne peut donner aucuns soins ; il est forcé de fermer les yeux sur ceux que rend un discret ami de la maison.

N° 13. *Cocu de santé* est celui qui, par ordonnance de la faculté, s'abstient de l'œuvre de chair. Sa femme pense qu'elle ne peut moins faire que de recourir à des suppléants, sans que l'époux ait le droit de s'en offenser.

N° 14. *Cocu régénérateur ou conservateur* est celui qui prend en main les intérêts de la communauté, surveille les ménages des confrères et les avertit des dangers que leur honneur peut courir. Entre-temps, il ne voit pas ce qui se passe dans son ménage et ferait mieux de faire sentinelle pour son propre compte, et prendre garde à ce qui pousse sur son front.

N° 15. *Cocu propagandiste* est celui qui va chantant les douceurs du ménage, excitant chacun à prendre femme et gémissant sur le malheur de ceux qui diffèrent à jouir comme lui... et de quoi ? du cocuage. À qui conte-t-il ses apologies du mariage ? C'est fort souvent à celui qui lui en fait porter.

N° 16. *Cocu sympathique* est celui qui s'attache aux amants de sa femme, en fait ses amis intimes. On en voit qui, lorsque la dame est de mauvaise humeur et brouillée avec son amant, vont le trouver et lui dire : « On ne vous voit plus, nous sommes tout tristes ; je ne sais ce qu'a notre femme, venez donc un peu nous voir, cela la dissipera. »

N° 17. *Cocu tolérant ou débonnaire* est celui qui, voyant un amant installé chez lui, se comporte en galant homme qui veut faire les honneurs de sa maison, se borne avec la dame à des remontrances secrètes, et traite l'amant comme les autres, avec cette parfaite égalité que recommande la philosophie.

N° 18. *Cocu réciproque* est celui qui rend la pareille, et qui ferme les yeux parce qu'il se dédommage sur la femme ou parente de celui qui lui en fait porter. C'est un prêt rendu ; on se tait en pareil cas.

N° 19. *Cocu auxiliaire ou coadjuteur* est celui qui paraît peu dans le ménage, et ne s'y montre que pour répandre la joie, reprocher aux amoureux transis de sa femme qu'ils ne rient pas, qu'ils ne boivent pas, les excite, sans s'en douter, à oublier leurs disputes et vivre en bons républicains entre qui tout est commun. Celui-là aide le commerce ; les cornes sont pour lui des sentiers de roses.

N° 20. *Cocu accélérant ou précipitant* est celui qui travaille à devancer l'époque, s'empresse de produire sa jeune femme, l'abonner au spectacle, et l'encourager à choyer les amis et vivre avec les vivants. Celui-là est comparable aux balles qu'on remet au roulage accéléré et qui arrivent plus tôt au but.

N° 21. *Cocu traitable ou bénin* est celui qui entend raison et à qui les poursuivants font comprendre qu'un mari doit faire quelques sacrifices pour la paix du ménage, et permettre à madame des délassements sans conséquence pour une femme qui a des principes ; on lui persuade que les principes doivent préserver de toute séduction et il se laisse convaincre.

N° 22. *Cocu optimiste ou bon vivant* est celui qui voit tout en beau, s'amuse des intrigues de sa femme, boit à la santé des cocus et trouve à s'égayer là où d'autres s'arrachent des poignées de cheveux. N'est-il pas le plus sage ?

N° 23. *Cocu converti ou ravisé* est celui qui d'abord a fait vacarme et s'est habitué avec peine à la coiffure, mais qui est revenu à la raison et finit par plaisanter de la chose et se consoler avec les autres.

N° 24. *Cocu fédéral ou coalisé* est celui qui, voyant l'affaire inévitable, veut bien admettre un amant, mais de son choix ; puis on les voit coalisés comme Pitt et Cobourg pour cerner la femme et écarter de concert les poursuivants.

N° 25. *Cocu transcendant ou de haute volée* est le plus habile homme de toute la confrérie. Aussi est-il placé au centre. C'est celui qui, épousant une très belle femme, la produit avec éclat, mais sans la prodiguer, et qui, lorsqu'elle a excité la convoitise générale, la cède pour un coup de haute fortune, comme une grande place, une forte commandite, après quoi il peut faire trophée du cocuage et dire : « Ne l'est pas qui veut à ce prix-là. Soyez-le comme moi et vous ferez les bons plaisants. »

N° 26. *Cocu grandiose ou impassible* est celui qui ne s'affecte ni ne plaisante du cocuage qu'il entrevoit, et conserve un calme inaltérable sans descendre à aucune démarche qui porte au ridicule. Tels sont, dans la classe opulente, la plupart des époux mariés par intérêt ; — ou bien c'est celui qui ne prend femme que pour se prêter aux bizarreries de l'usage et pour avoir un héritier légal ; il ne cesse pour cela d'avoir ses maîtresses affichées, et vit avec madame en homme de bonne compagnie qui ne s'inquiète pas des tracasseries du ménage.

N° 27. *Cocu déserteur ou scissionnaire* est celui qui, ennuyé des amours du ménage, s'affiche pour renoncer à sa femme, et dit, lorsqu'il lui voit un amant : « Quand il en aura eu autant que moi, il en sera bien las. »

N° 28. *Cocu de l'étrier ou prête-nom* est un homme de paille à qui l'on donne de l'avancement sous la condition d'épouser la maîtresse d'un homme en place et adopter l'enfant. Un tel cocu épouse souvent la vache et le veau ; ses cornes lui mettent le pied à l'étrier, puisqu'elles lui valent un emploi, un avantage quelconque, etc.

N° 29. *Cocu pouponné ou compensé* est celui qui se doute de quelque chose, mais est si bien caressé, choyé et bichonné par sa femme, que ses soupçons comme ses reproches expirent lorsqu'elle lui passe la main sous le menton.

N° 30. *Cocu ensorcelé ou à cataracte* est celui qu'une femme sait fasciner et endormir au point qu'elle lui fait croire les choses les plus absurdes. Il est le seul à ignorer maintes fredaines qui sont la fable du public, et il verrait la belle en flagrant délit qu'il n'en croirait pas ses propres yeux. Elle lui persuade que les bruits de sa galanterie sont répandus par des soupirants éconduits ; il rit avec elle de leur prétendue disgrâce, et elle rit bien mieux avec eux de la crédulité du bonhomme.

N° 31. *Cocu glaneur ou banal* est celui qui vient humblement prendre part au gâteau, et courtise chaudement sa chère moitié pour obtenir d'elle ce qu'elle accorde à tant d'autres, après quoi il vient modestement glaner.

N° 32. *Cocu en tutelle* est celui dont la femme « porte les culottes » et qui dans le monde a besoin d'être appuyé d'elle, ne peut pas voler de ses propres ailes. J'en ai vu un dire à une compagnie qui le mystifiait : « Ah ! si ma femme était ici, elle saurait bien vous répondre ! »

N° 33. *Cocu révérencieux ou à procédés* est un benêt qui ne se venge que par de bonnes raisons et sans déroger aux règles de la civilité. Un d'eux, trouvant un homme de qualité couché avec sa femme, lui dit : « C'est fort mal, monsieur, je n'aurais jamais cru cela d'un homme comme vous. » Assis dans un fauteuil, il débita quelques raisons de même force. Le galant, ennuyé de l'apostrophe, se lève en chemise et lui dit : « Monsieur, bien des pardons si je vous dérange, mais vous êtes assis sur ma culotte. » Le mari se lève et dit très poliment : « Ah ! monsieur, je ne la voyais pas, prenez votre culotte. » Puis il continua ses sages remontrances.

N° 34. *Cocu mystique ou encafardé* est celui qui, pour éviter le danger, entoure sa femme de prêtres et de saintes gens parmi lesquels il laisse se glisser quelque tartufe, quelque frappart qui lui en plante sur la tête pour la plus grande gloire de Dieu.

N° 35. *Cocu orthodoxe ou endoctriné* est le catéchumène du métier. C'est celui qui a la foi, qui croit aux principes et aux bonnes mœurs, pense avec les gens de bien que les libertins en disent plus qu'ils n'en font, qu'il reste plus d'honnêtes femmes qu'on ne pense, et qu'il ne faut pas croire si légèrement aux mauvais propos. Il a bien eu quelques soupçons, mais ayant été bien entouré, bien catéchisé, il est décidé à croire aux vrais principes du métier, et met toute son espérance dans le bon naturel de son épouse et l'influence de la morale.

N° 36. *Cocu apostat ou transfuge* est l'homme qui, après avoir été un modèle de raison, après avoir reconnu et publié que tout n'est que cornes en mariage, après avoir prémuni les autres contre le piège conjugal, finit par y donner tête baissée et tomber dans toutes les faiblesses qu'il signalait et dénonçait. Celui-là est un apostat du bon sens et un transfuge à la folie. Tel fut Molière qui, après avoir tant éclairé et désabusé la confrérie, finit par s'y enrôler très sottement et par reproduire tous les ridicules qu'il avait joués.

N° 37. *Cocu mâté ou perplexe, concentré*, est celui qui est réduit à ronger son frein en silence. Des convenances de famille ou d'intérêt l'obligent à filer doux, même avec sa femme et avec les amis qui connaissent sa position embarrassante ; il concentre son dépit sans aucun éclat et fait contre [mauvaise] fortune bon cœur.

N° 38. *Cocu sordide* est un harpagon qui ne veut pas fournir à la toilette de sa femme, l'oblige à écouter des offres généreuses, tire encore parti du galant qui entretient sa femme et se fait illusion sur cette intrigue par le double avantage qu'il y trouve.

N° 39. *Cocu goujat ou crapuleux* est un manant contre qui le public prend parti, qui soulève les esprits par le contraste de sa vilaine conduite avec le bon ton de sa femme. Chacun alors soutient la dame et dit : « Ce serait bien dommage qu'elle fût fidèle à un cochon de cette espèce. »

N° 40. *Cocu déniaisé, ébahi* est celui qui, croyant obstinément à la vertu de sa femme et figurant depuis longtemps dans les *Ensorcelés* (N° 30) ou les *Orthodoxes* (N° 35) est enfin désabusé par un coup d'éclat, comme une galanterie qu'elle lui donne. Ce cadeau, ou autre événement, lui fait ouvrir les yeux un peu tard, et il passe tristement au rang des *Déniaisés*.

N° 41. *Cocu récalcitrant* est celui qui ne veut pas s'habituer à voir le galant, fait des esclandres, des remue-ménages ; on est obligé d'entremettre les parents, amis, voisins, qui lui persuadent que tout cela est sans conséquence, et l'on ne parvient encore à établir qu'une trêve, qu'une paix plâtrée.

N° 42. *Cocu fulminant* est celui qui entremet l'autorité de la Justice, soulève le public, cause un scandale affreux, menace de voies de fait et n'aboutit qu'à s'exposer à la risée, qu'il eût évitée en suivant le sage conseil de Sosie, qui dit aux amis d'Amphytrion : « Sur pareilles affaires, toujours le plus sage est de n'en rien dire. »

N° 43. *Cocu trompette* est celui qui va, d'un ton larmoyant, mettre le public dans sa confiance, disant : « Mais, monsieur, je les ai pris sur le fait. » À quoi on lui répond que c'était peut-être un badinage et qu'il ne faut pas se presser de croire le mal. Il ne continue pas moins à se dédommager en racontant l'outrage à tout venant, et volontiers il s'adjoindrait un trompette pour assembler plus de monde et soulever le public contre l'injustice de sa femme.

N° 44. *Cocu disgracié* est celui sur qui sa femme a pris un tel empire qu'elle ne veut pas même l'admettre et qu'il n'est reçu que rarement chez elle. Encore moins se montre-t-elle en public avec lui. C'était assez souvent le sort d'un roturier qui épousait une demoiselle noble. On voit aussi des barbons envoyer à une maîtresse l'argent, la pension convenue, sans obtenir d'être admis chez elle : ceux-là figurent dans les disgraciés.

N° 45. *Cocu pot-au-feu* est un mari d'espèce subalterne, que la femme fait vivre et qui se prête respectueusement à tout ce qui est nécessaire pour le bien du commerce amoureux. Cette espèce n'est pas des plus rares.

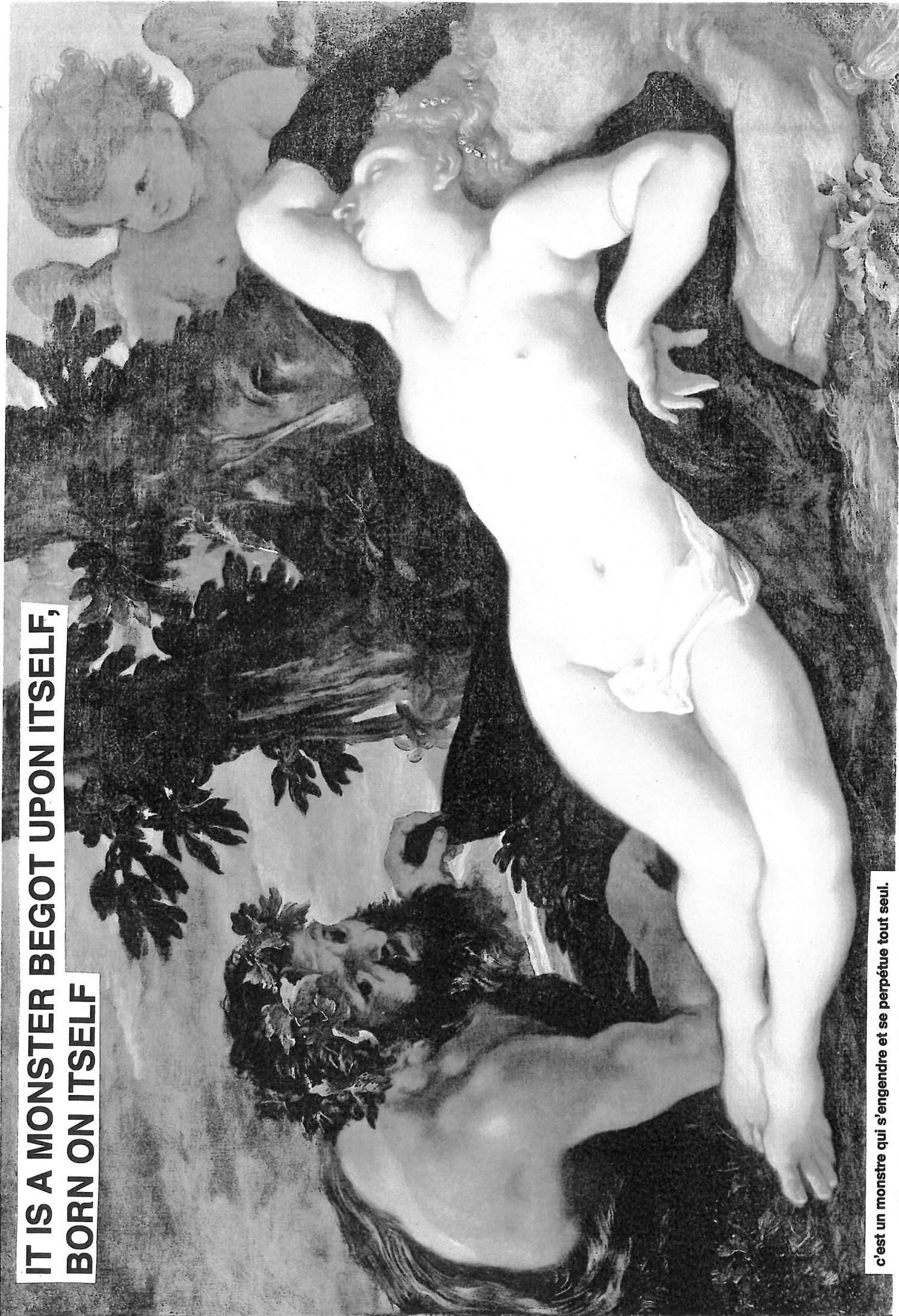
N° 46. *Cocu cornard ou désespéré*. C'est le George Dandin de Molière qui essuie toutes les tribulations imaginables et qui, dupé, ruiné, maltraité, outragé par sa femme, trouve dans le mariage un moyen d'aller droit au ciel, en faisant son purgatoire en ce monde.

N° 47. *Cocu porte-bannière* est un manant qui, allié à une jolie femme, provoque par sa crédulité, sa bêtise, sa laideur et son avarice les assauts des galants, et fait tomber une pluie de cornes sur sa tête. À son apparition, tout retentit du mot de cornes, et le public, en le citant à la tête des cocus, l'élève au rang de porte-bannière.

N° 48. *Cocu porte-quenouille* est celui qui veille aux soins du ménage pendant que la dame va se divertir. Il se charge des travaux réservés aux femmes, fait accueil et politesse aux chevaliers qui viennent prendre madame, et dispose tout en son absence pour lui rendre le ménage agréable au retour. Est-il à la promenade avec madame ? Elle marche en avant avec le galant, et il suit en portant le ridicule sur un bras et le carlin de l'autre, moins chargé encore sur les bras qu'il ne l'est sur le front.

N° 49. *Cocu posthume ou des deux mondes* est celui dont la femme fait des enfants dix à douze mois après son décès. La loi les lui adjuge quoiqu'il n'ait pas pu en être le père, et il se trouve par là cocu des deux mondes ou cocu en cette vie et en l'autre, puisqu'après lui avoir fait porter des cornes en cette vie, on lui en plante encore sur son cercueil. Cette espèce est opposée avec le cocu en herbe, l'un étant avant, l'autre après le mariage. Ils sont de plein droit appelés à ouvrir et fermer la marche de la procession. De ce nombre sont aussi compris ceux qui meurent avec un violent amour, sollicitant leur veuve à garder le célibat, et une crainte d'infidélité qu'on n'attend pas même après leur mort pour réaliser.

**IT IS A MONSTER BEGOT UPON ITSELF,
BORN ON ITSELF**



c'est un monstre qui s'engendre et se perpétue tout seul.

CITATION DU JOUR

IAGO

'Zounds, sir, you're robb'd; for shame, put on
your gown;
Your heart is burst, you have lost half your soul;
Even now, now, very now, an old black ram
Is topping your white ewe. Arise, arise;
Awake the snorting citizens with the bell,
Or else the devil will make a grandsire of you:
Arise, I say.
(Shakespeare, *Othello*, I,1)

IAGO

Monsieur ! On vous dévalise, bon sang ! Habillez-vous, pour l'amour de Dieu. On a brisé votre cœur, on vous a pris la moitié de votre âme. En ce moment même, là, pendant qu'on parle, un vieux bélier tout noir est en train de monter votre petite agnelle blanche. Debout, debout : sonnez le tocsin, sortez les honnêtes citoyens de leur sommeil, ou alors le diable va vous faire grand-père. Debout, je vous dis !
(trad. Julie Etienne & Joris Lacoste pour le Théâtre Permanent)

IAGO

Par dieu ! Mais vous êtes volé, monsieur !
Et enfilez votre robe de chambre, par décence.
Votre cœur, il est en morceaux ! La moitié de votre âme,
Elle est perdue, perdue ! Car, en cet instant même,
Oui, juste exactement en cette minute,
Un vieux bélier, la nuit ténébreuse en personne,
Cherche à saillir votre blanche brebis.
Allons, vite, debout, sortez !
A grands coups de tocsin réveillez-moi
Tous ces bons citoyens qui ronflent ! Sinon le diable
Va vous faire grand-père. Secouez-vous, je vous dis !
(trad. Yves Bonnefoy)

IAGO

Sangdieu, honte, on vous vole ! Habillez-vous !
Votre cœur est brisé, on vous dérobe
La moitié de votre âme, en ce moment
Là, maintenant, c'est un vieux bélier noir
Qui grimpe votre brebis blanche. Allez,
Réveillez les ronfleurs, sonnez les cloches,
Sans quoi le diable vous fera grand-père,
Debout je vous dis.
(trad. André Markowicz)

LE THÉÂTRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

Mardi 4 mars

Atelier de transmission :

L'atelier est animé par Gwenaël Morin, Pierre Germain, et Barbara Jung avec cinq participants. Après un échauffement essentiellement physique (il y a eu frottements et sauts, que dire de plus) le travail s'est concentré sur la première partie de l'acte deux, que les participants n'avaient donc pas eu l'occasion de voir joué.

On essaye différentes mises en espace : mettre la mer à l'avant ou à l'arrière des personnages ? Faire faire la mer par le public ? Il était aussi important de faire sentir les conventions inversées des chypriotes : effrayés à la vue des voiles (signe d'invasion turque ?), rassurés par le bruit du canon (signe de paix). La question des entrées et des sorties s'est aussi posée, parce qu'elles sont très nombreuses dans cette partie du texte, et il faut faire en sorte qu'elles s'enchaînent et ne perturbent pas trop le spectateur.

Répétition :

C'est la dernière répétition de l'acte II avant la première du soir. Comme à l'atelier de transmission, c'est essentiellement la première scène qui est travaillée et modifiée. Ce qui avait été essayé le matin est justement repris, mais s'avère finalement être un peu trop compliqué. Lors du dernier filage tout est alors modifié d'un coup. Les entrées et les sorties sont réduites au minimum pour qu'il n'y ait pas trop de mouvement : les habitants de l'île restent en permanence sur le plateau et Desdémone et sa suite n'arrivent plus par la scène surélevée mais sont déjà dans le cercle.

Le tout début de l'acte II s'avère être primordial : il n'y a pas d'arrivée, pas de départ, tout le monde est dans l'attente et les responsabilités se répartissent petit à petit parmi les habitants. L'histoire se construit doucement et la première question est fatidique...

Représentation : 40 spectateurs (premier jour des vacances)

Chronique du hall :

Les spectateurs arrivent entre 19h30 et 20h. Vous savez que c'est l'acte II d'*Othello* qui est joué ce soir ? Tout le monde n'est pas au courant, mais ça n'a pas eu l'air de déranger. Les résumés hâtifs de l'acte I fusaient dans le hall jusqu'à cinq minutes avant la représentation, pendant qu'une bonne moitié des spectateurs mange rapidement leur dîner-sandwich et qu'une femme installée à une table lit consciencieusement le journal. Des grands parents avec leurs petits enfants : « C'est super en épisodes : c'est pas long et ça donne envie de voir la suite ! ».

Chronique de la représentation :

Première de l'acte II nous disions donc. Le début est un peu hésitant et il y a quelques petits oublis de texte (notons que deux jours seulement séparent la dernière de l'acte I et la première de l'acte II) mais la suite s'est bien envolée, a gagné en concentration et dynamisme et s'est assez bien terminée. On entend dire par les acteurs après la représentation que c'est souvent bien que la première serve d'échafaudage aux suivantes.

Chronique du public :

Le public est de tous les âges, il y a quelques jeunes enfants. Lors de la représentation il semble plutôt réceptif malgré les petites coquilles de la première. Les spectateurs rient aux boutades en général, esquivent les coups qui partent dans tous les sens lors de la beuverie qui dégénère et semblent particulièrement apprécier le personnage de Rodrigo.

Ersi Spiliopoulos



**AN EXTRAVAGANT AND WHEELING
STRANGER OF HERE AND EVERY WHERE**

un étranger sans feu ni lieu, un vagabond qui est d'ici et de partout